

# Le festival de Spa a peur pour l'avenir

## THÉÂTRE La 57<sup>e</sup> édition s'est ouverte vendredi sur fond d'inquiétude

► Succès populaire pour la 57<sup>e</sup> édition du festival de Spa.  
► Qui s'interroge sur son avenir dans l'attente d'une nouvelle direction en novembre.

Les affiches se sont multipliées sur les voies d'accès à Spa, la ville elle-même a pris des atours plus conviviaux avec ses piétonniers très clairs, ses fontaines, ses façades rénovées. Les possibilités de restauration se sont multipliées. De-

vant son chapiteau rouge et sa friteuse, Claude Semal coupe ses patates pour son spectacle *A la Frite!* Le festival de Spa ronronne, fidèle à lui-même, fier d'afficher complet pour plusieurs spectacles, au point d'ajouter des représentations supplémentaires. La ville continue d'y investir pour près de 50 % du financement.

L'avenir proche aura pourtant son lot de soubresauts. Cécile Van Snick, la directrice du Festival (présente à Spa depuis 1999, avec Armand Delcampe jusqu'à 2015), a décidé de passer la main. L'appel à candidatures a

été lancé fin juin et se clôturera le 23 septembre, avec une nomination prévue en novembre. Et avec une grosse incertitude : quel sort la ministre Alda Greoli réserve-t-elle au festival, mis à mal au CAD (conseil de l'art dramatique) par « un jugement très négatif », précise Cécile Van Snick, « avec de fausses informations. Quelle sera la subvention, déjà amputée de 5% l'année dernière, après le 1% de 2014 ? La ministre devrait venir à Spa en fin de festival ».

Amère, la directrice ? « Non, pas du tout. Le festival a sa raison d'être. On pourrait en faire

un événement important si on lui en donne les moyens. Je laisse un budget sain, en équilibre, il n'y a aucune désertion du public, au contraire. L'année 2015 a battu le record des fréquentations. »

Si elle a décidé de quitter le festival, Cécile Van Snick n'en continue pas moins de songer à l'avenir de Spa : creuser encore ce sillon du contact particulier avec les auteurs belges, penser davantage au jeune public, peut-être aussi sortir du périmètre de la ville, vers d'autres salles... Du pain sur la planche pour son successeur ! ■

MICHÈLE FRICHE

### CORBEAUX DU JOUR

#### Le couple et la camarade

Le public avait adoré en 2014 son premier et excellent *Belles de nuit*. Bonne raison d'en concevoir une suite - *Corbeaux de jour* de Pedro Romero - et de la confier aux mêmes interprètes ! Le plateau, le plus réaliste qui soit, imaginé par Charly Kleinermann et Thibaut De Coster, a transformé la vitrine aux néons de Rose en un commerce de pompes funèbres et Nacho, l'exilé argentin, fan d'Elvis, y officie en croque-mort respectable, aidé par son épouse Muriel (ex-femme de ménage de *Belles de nuit*, fan de Dalida). Lui, se transformera au gré des scènes en gitan qui se sait condamné et prépare ses propres funérailles. Elle, endossera l'élégance d'une bourgeoise aux petits soins pour respecter les dernières volontés de son défunt mari. Alexis Goslain orchestre le tout avec soin et rythme, sans (trop) appuyer les effets...

Un gros clin d'œil à la comédie de boulevard ? L'humour (noir) domine dans cette partition truffée de bons mots badins et coquins, mais le doux-amer, la tristesse, la colère peuvent prendre aussi le relais. Sous toutes ses facettes, la camarade reste tapie entre ce couple en mal de maternité, qui peine à communiquer, qui ne voit plus à quel avenir se vouer et pourrait bien succomber à l'une ou l'autre tentation.

Si *Corbeaux de jour* ne surprend pas et survole plus qu'elle n'approfondit des thématiques intéressantes en soi, ses comédiens Pedro Romero et Stéphanie Van Vyve ont bien des atouts pour mettre le spectateur dans leur poche. Leurs prises de rôles alternées restent un régal et à ce jeu physique et vocal, Stéphanie Van Vyve, justement sacrée en 2015 meilleure comédienne par les Prix de la Critique, n'a guère de rivale. Le plaisir du jeu, des planches, charnel et juste.

M.F.

## critique Un subtil solo d'Agathe Détrieux

Un texte de Veronika Mabardi, cela se savoure, s'écoute : il tangué dans les échos poétiques d'un mot à l'autre, il ricoche d'un sens à l'autre, des mots simples, qui s'ancrent dans le concret mais qui laissent derrière eux une trace lumineuse des choses de la vie, des mots d'entre les vivants, les morts et les rêves. Ainsi s'écoute et se joue *Adèle*, créé par Agathe Détrieux, juste, troublante dans une mise en scène de Patricia Houyoux. A lire aussi aux éditions Lansman, tout comme *Loin de Linden*, que le festival propose encore les 14 et 15 août.

Adèle a passé bien des vacances auprès de Maria, sa grand-mère, dans ce village de pêcheurs aujourd'hui déserté.

*La boulangerie n'est plus là, chambres d'hôtes. English spoken. Elle y revient, entre le « je » et le « elle ». « Elle marche Adèle, dans le crachin salé. Où vas-*

*tu ?... Adèle, c'est moi ? Elle a peur, j'ai peur. Maria est morte, mais la jeune femme dialogue avec elle. Le présent trouve refuge dans le passé, y cherche des réponses aux questions graves : l'enfant qui pousse dans son ventre, le possible avortement ? L'avenir, l'identité d'une femme ? D'une mère ? Car Adèle dessine des bateaux, elle rêve de piraterie, de mettre ses pas marins dans ceux d'Anne Bonny sur son bateau la Revanche ! (l'une des très rares femmes pirates, femme de Rackham (le Rouge)... si !) Et ce bébé, fait avec Nicolas qui dessine l'actualité du jour,*

*n'est pas bien accroché : aura-t-il le pied marin ?*

*« Ferme les yeux, matelot, descends dans ton ventre, tout est là. Rien n'est abimé. Fais la liste des bonheurs, laisse remonter. Quand ça se complique - tu m'entends, Adèle ? Ça finit toujours par se compliquer, alors*

*descends. Protège ta joie » (Maria).*

**Ce très beau texte de Veronika Mabardi est un mille-feuilles de rêve et de réel, d'émotions**

Alors sur scène, Adèle promène son tricycle d'enfant, qui déborde d'objets agglutinés. Une montagne de souvenirs, peut-être imaginaire, peut-être pas ! Dommage que la mise en scène

ne lui permette pas de s'en servir un peu plus.

Mais ne croyez pas qu'Adèle ne vive que dans ses souvenirs. Avec Nicolas, la réalité frappe au visage. Car l'homme sait ce qu'est une rescapée des passeurs, demandeuse d'asile, une migrante enceinte, qui veut avorter.

Ce très beau texte de Veronika Mabardi, un mille-feuille de rêve et de réel, d'émotions, la jeune Agathe Détrieux (à l'origine de cette commande) le défend avec

une justesse étonnante, même si la fluidité mérite encore quelques ajustements. Elle est Maria, elle est Nicolas, elle est Adèle, elle est Anne Bonny et elle chante tout en pureté, même les chansons de matelots, le rhum au goulot !

Mise en lumière par l'art de

Renaud Ceulemans, l'homme des clairs-obscur, des petits abat-jour dorés, dans une scénographie sobre de Chloé De Wolf (labyrinthe dessiné noir et blanc), la mise en scène de Patricia Houyoux joue avec finesse des pages de solitude et des dialogues recomposés, tout comme elle traverse le temps, de la gamine de 7 ans à la jeune fille amoureuse. Un haussement de sourcils, une moue, un haussement d'épaules et Adèle vous embarque dans son compte à rebours, à la croisée des chemins. Et ne craignez pas de vous y perdre. ■

M.F.